

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 65 (1920)
Heft: 5

Artikel: Étude sur la réorganisation de l'infanterie
Autor: Schmidt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Etude sur la réorganisation de l'infanterie.

Pisces natate doces. Cette étude n'a aucune prétention. Elle pourra paraître jeune aux jeunes, et les anciens lui préféreraient volontiers quelque chose de moins vieux. N'importe ! Je la livre aux critiques bienveillantes de mes camarades.

I. *Influence des armes.*

Toute guerre voit évoluer les formations tactiques, et dans ces évolutions le développement des armes a une part prépondérante. Pour l'arme nouvelle, à cause de l'efficacité déterminée de cette arme, naît la formation nouvelle servant à l'attaque, à la parade, à la riposte. Cette loi est constante à travers l'histoire.

« L'arme à feu domine aujourd'hui complètement la tactique et lui impose ses lois. » ! (von Bernhardi.)

« Les formes apparentes de la tactique, dépendant des propriétés de l'armement, doivent évoluer dans un sens déterminé et constant suivant une loi régulière. » (Montaigne.)

L'aspect de nos lignes de tirailleurs de 1914 se transforme complètement durant la guerre.

En 1917, la compagnie française se répartit (fig. 1) en :

70 voltigeurs environ ;

32 grenadiers ;

24 grenadiers V. B. ;

24 fusiliers F. M. ;

les pionniers ;

les ordonnances de combat ;

les nettoyeurs de tranchées.

Elle attaque sur deux lignes, avec trois vagues à la première, et une ou deux vagues à la deuxième ligne.

A la même époque, la compagnie allemande d'assaut se compose de (fig. 2) :

- 4 sections ;
- 6 mitrailleuses légères ;
- 2 lance-flammes ;
- 2 lance-mines ;
- 24 hommes, troupe de matériel.

Elle attaque sur quatre lignes avec deux sections en trois vagues à la première, quatre mitrailleuses à la deuxième, les lance-mines et les lance-flammes à la troisième ligne. La quatrième ligne est formée de la réserve, deux sections et deux mitrailleuses. La troupe de matériel opère sur le flanc des mitrailleuses et des lance-mines entre la première ligne et la réserve. Toutes ces formations étaient susceptibles de variantes dépendant de la tâche et du terrain.

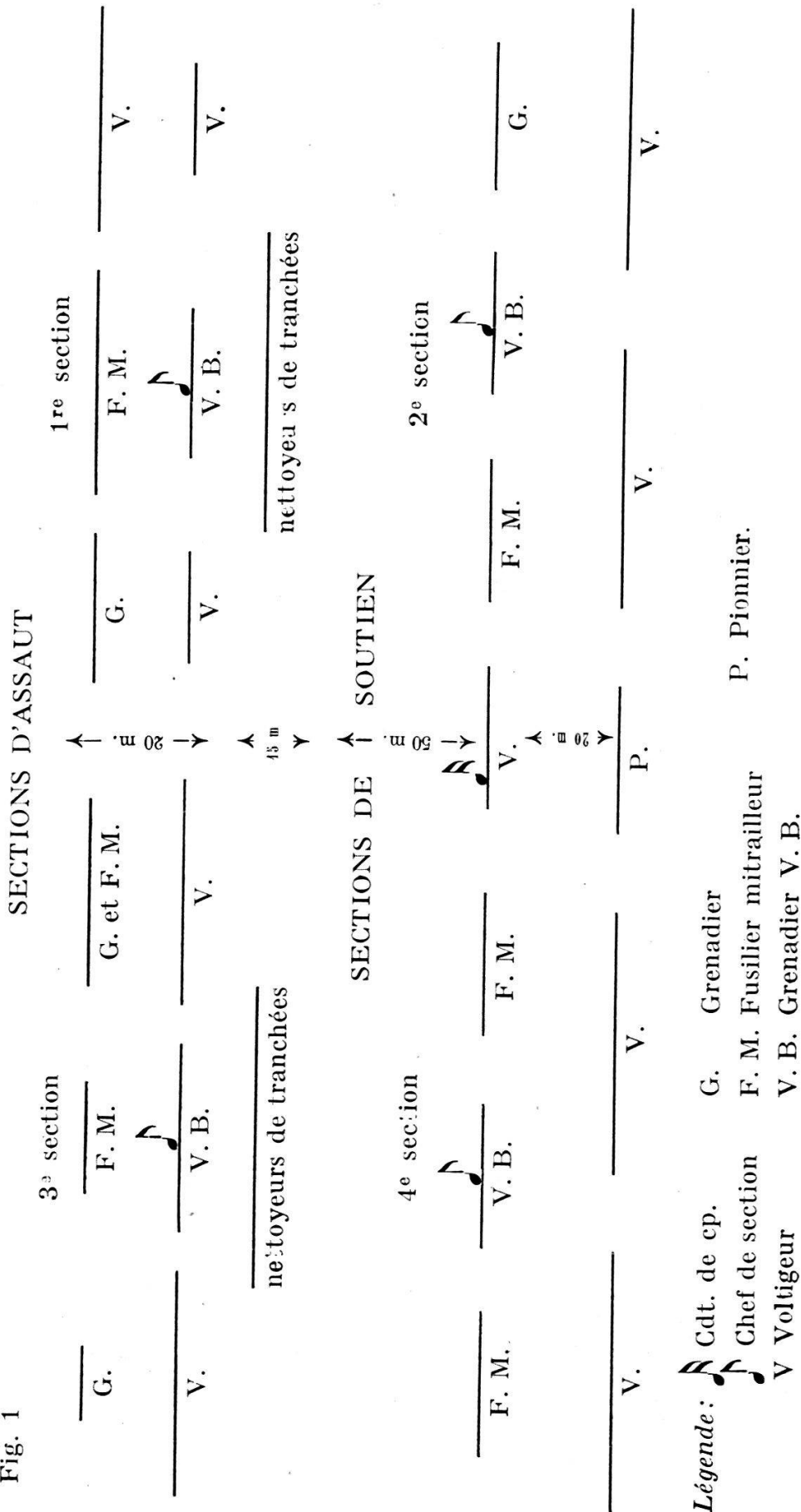
Il n'y a point de formation normale. Le terme *formation* comprend la distribution des différentes sections et groupes de spécialistes dans la vague. Cette distribution varie avec les différentes formes de la résistance rencontrée et avec la direction d'où vient le feu ennemi. « La distribution judicieuse des spécialistes est la clef du succès », écrivait le major Donald Mc. Roe, dans son petit livre *Offensive Fighting*. Rien d'étonnant à cette affirmation. Durant la guerre, l'esprit humain s'applique à chercher constamment des armes nouvelles pour les mettre au service des belligérants. Le mécanisme du combat change après chaque bataille. Deux choses seules demeurent : l'évolution subie par l'armement et le résultat obtenu par cette évolution.

Nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que les évolutions subies par les armes à feu portatives durant la guerre européenne déterminent les conclusions suivantes :

1. *La mitrailleuse est devenue l'arme principale de l'infanterie.*
2. *Le fusil et la grenade sont les accompagnateurs indispensables de la mitrailleuse.*
3. *L'arme à feu portative seule ne peut plus commander la bataille, elle doit travailler en union parfaite avec l'artillerie à longue et courte portée.*

Compagnie de 1^{re} ligne en formation d'attaque. 200 m. de front

Fig. 1

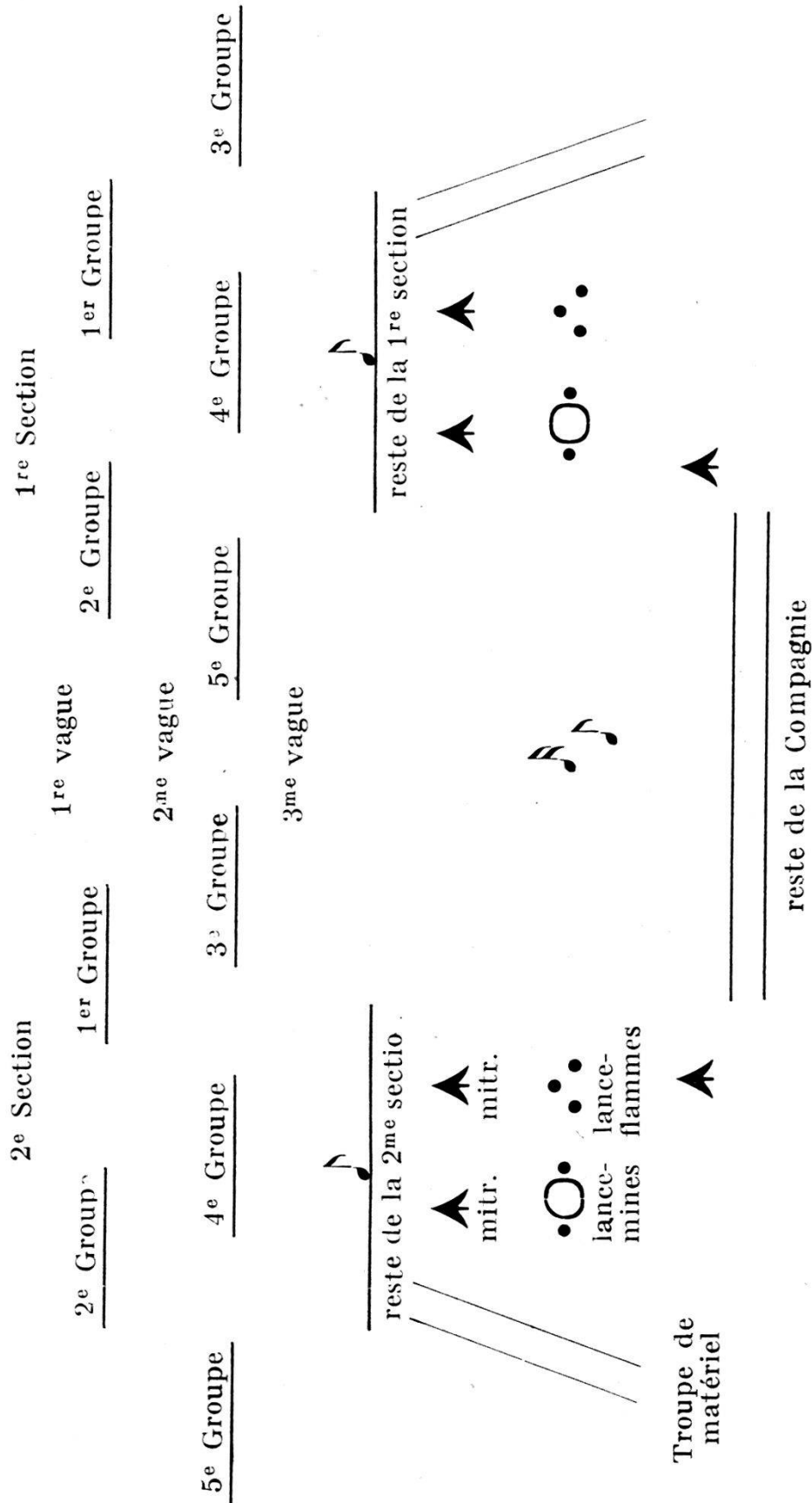


4. *L'arme défensive (baïonnette, casque, masque, pelle, etc., etc.) est justifiée.*

Il répugne à beaucoup d'entre nous d'admettre que la mitrailleuse devienne l'arme principale de l'infanterie et que le fusil soit réduit à un rôle qui paraît de second plan. Leur argumentation est un peu celle du général Bernhardi. Il n'est pas douteux, écrivait-il, que les mitrailleuses, lorsqu'elles seront employées en grande quantité, exerceront une certaine influence sur la tactique. Si elles doivent collaborer avec l'infanterie dans le combat, celle-ci devra prendre certaines précautions pour l'emploi de cette arme auxiliaire qui comporte des conditions spéciales. Dans l'offensive, il y a un danger : que l'infanterie, dans sa marche en avant, se règle sur les mitrailleuses et perde par là sa liberté de mouvement. En outre, quand les mitrailleuses avancent avec la ligne de soutien, c'est-à-dire font des bonds avec l'infanterie, des pertes considérables sont bientôt infligées aux servants, qui, en portant les mitrailleuses et les munitions, ne peuvent utiliser le terrain comme l'infanterie. En même temps, il faut tirer sans cesse sur des points dont l'éloignement variable est à apprécier, ce qui rend l'emploi de l'arme très difficile. D'autre part, si les mitrailleuses restent derrière la chaîne de tirailleurs, elles sont très rapidement gênées dans leur tir et deviennent un danger pour la troupe qui se trouve devant elles. Elles ne peuvent servir que lorsqu'il y a, sur le champ de bataille, des points accessibles sans trop de pertes, d'où l'on soit en mesure de soutenir efficacement la marche en avant de l'infanterie dans les dernières phases de l'attaque, et de tirer par-dessus l'infanterie, ou lorsque, par exception, les mitrailleuses peuvent tirer d'écharpe en occupant une position de flanc. Des positions aussi favorables sont rares ; les positions de flanc se rencontrent en petit nombre, et même lorsqu'on en trouve, l'effet du tir ainsi orienté ne sera pas très puissant, car il faudra pointer sur des buts très bas et couverts. Seules, les réserves amenées sur la ligne de défense pourront, dans certains cas, éprouver des pertes sérieuses. Il n'est pas discutable qu'il y aura des cas favorables, où l'on emploiera les mitrailleuses avec avantage. Mais, au fond, ce sont des armes de défense

Compagnie allemande d'assaut.

Fig. 2.



et elles ne donnent leur plein résultat, en général, que dans la défensive.

Les combats sur l'Ancre au début de l'année 1917 et les opérations qui les suivirent : la conquête du massif de Morronvilliers, 17 avril-20 mai 1917 ; (Mont Cornillet, Mont Blond, Mont Haut, Bois de la Grille, Le Casque) sont autant d'exemples qui confirment les opinions du général Bernhardi quant à la valeur indiscutable de la mitrailleuse dans la défensive. Et de même les faibles effectifs allemands sur le théâtre russe à fin octobre 1916 :

Devant le groupe russe du nord : 15 divisions sur 447 km. de front, soit 1 division sur 30 km.

Devant le groupe russe du centre : 1 division sur 17,500 km.

Devant le groupe des armées Broussilof : 62 divisions austro-allemandes, sur 600 km. de front, soit plus de 9½ km. et demi par division.

Les craintes émises par Bernhardi nous paraissent partagées par le quartier-général français en 1917, lorsqu'il n'attribue aucune mitrailleuse aux compagnies, mais les forme en compagnie indépendante attachée au bataillon ; et que, dans celui-ci, en formation d'attaque sur douze lignes successives — la place du commandant de bataillon étant tenue pour une ligne — nous trouvons une demi-compagnie de mitrailleuses formant la septième et l'autre demi-compagnie formant la douzième ligne avec le canon de 37 mm. On peut objecter qu'il y avait dans les premières lignes des F. M., dont le rendement était considérable, grâce à leur mobilité, à leur peu de personnel, à leur précision de tir aux courtes distances. Mais nous répliquerons : F. M. n'est point mitrailleuse ; l'un peut être substitué à l'autre, mais leur efficacité n'est pas la même.

Le général Ludendorff, dans son *Anleitung für die Verwendung der Maschinengewehre beim Angriff* (Februar 18), ne juge plus comme Bernhardi, et dès le début de ses instructions, il dit : « Der Wert der Maschinengewehre in der Verteidigung ist wohl bekannt : im Angriff wird er erst jetzt zögernd erfasst. ¹ »

¹ La valeur des mitrailleuses est bien admise dans la défensive. Dans l'offensive on commence seulement à la reconnaître avec hésitation.

Pour l'attaque, il prévoit les mitrailleuses suivantes :

- a) mitrailleuses légères des compagnies d'infanterie ;
- b) mitrailleuses lourdes de l'infanterie (une compagnie par bataillon) ;
- c) groupes de carabiniers-mitrailleurs (Maschinengewehre Scharschützen-Abteilungen), à trois compagnies attribuées au secteur d'attaque d'après les besoins.

Les groupes de mitrailleuses légères forment l'ossature de l'attaque de l'infanterie ; ils représentent la puissance de feu principale des sections qui poussent droit en avant jusqu'au premier objectif d'assaut. Ils peuvent au besoin mener le combat sans l'appui des groupes de tirailleurs.

Les mitrailleuses lourdes doivent soutenir avant tout les progrès de l'attaque des groupes de mitrailleuses légères ; elles forment le trait d'union entre l'infanterie d'une part, les lance-mines et l'artillerie d'accompagnement d'autre part. Elles doivent produire le plus grand effet de tir aux endroits où l'infanterie ennemie livre un combat décisif. Leur tâche primordiale est, dans l'offensive, de couvrir d'une zone de feu les premiers objectifs de l'infanterie en laissant aussi peu de lacunes que possible.

Les groupes de carabiniers-mitrailleurs interviennent aux endroits où le feu des compagnies de mitrailleurs de première ligne est insuffisant, où le feu d'artillerie fait défaut et où une menace de flanc ou une contre-attaque compromettraient le succès de l'infanterie.

Que nous voilà loin de la crainte de voir l'infanterie retardée en basant son avance sur les mitrailleuses. L'offensive allemande de 1918, la contre-offensive alliée qui eut pour résultat l'armistice du 11 novembre 1918, ont appliqué toutes deux cette conception de la mitrailleuse dans l'attaque. L'armée alliée poussa l'emploi de la mitrailleuse offensive jusque derrière les lignes défensives allemandes, grâce aux chars d'assaut qui allaient y déposer des noyaux offensifs de mitrailleurs.

Ces théories et ces exemples démontrent que la mitrailleuse est devenue incontestablement l'arme principale de l'infanterie, et que le fusil et la grenade sont les armes d'accompagnement, travaillant en liaison avec elle.

Ces faits entraînent-ils un nouvel emploi de l'infanterie ? C'est ce que nous allons examiner.

II. *L'infanterie au combat.*

Dans un centre d'instruction de l'armée américaine en France, un officier soutint dans une conférence la thèse suivante :

« Le premier assaut d'une offensive a lieu en général contre une position existant depuis longtemps et puissamment organisée ; c'est l'attaque de positions fortifiées.

» Les attaques suivantes pourraient s'appeler : « attaques à terrain mi-ouvert », c'est-à-dire des attaques dirigées contre des défenses construites récemment et à la hâte.

» L'homme s'est acquis un tel instinct de taupe, que l'attaque dans la guerre en rase campagne, dont on parlait autrefois, n'entre presque plus en ligne de compte. »

Ce conférencier a basé sa thèse sur l'impossibilité où se trouveraient deux armées d'être animées d'une égale ardeur d'attaque, ardeur qui les lance impitoyablement l'une sur l'autre, en vertu de la seule conception de la manœuvre. D'après lui, de deux adversaires, l'un toujours se retranchera d'abord et ne passera que plus tard à l'offensive. Cette offensive échoue-t-elle, il retrouve les ressources de la position sur laquelle il s'est organisé. Ou bien les deux adversaires se mettent sur la défensive, telles ces armées de l'antiquité, qui s'arrêtaient face à face et s'injuriaient avant d'en venir aux mains.

Bon nombre d'officiers, à l'heure actuelle, partagent cette opinion que la guerre en rase campagne est surannée, que les guerres futures seront des guerres en terrain mi-ouvert ou contre des positions fortifiées ; et cela parce que l'artillerie a pris la prépondérance dans toute action et que la progression de l'infanterie est absolument subordonnée au feu de son artillerie. Un grand général français n'a-t-il pas dit :

« L'artillerie conquiert,
L'infanterie occupe. »

La question est si capitale qu'il importe de l'élucider.

Le maréchal Foch, alors général de division et professeur à l'École supérieure de Guerre, écrivait :

« Avant d'être lancé dans la bataille, peut-on concevoir au moins pour les troupes une autre situation que le mouvement ? Non. La théorie qui poursuit la réalisation du choc le plus fort possible impose comme condition primordiale à la stratégie d'y amener toutes les troupes. C'est donc par le mouvement que les troupes se rassemblent, se préparent à la bataille. *Le mouvement est la loi de la stratégie.*

» Mais ce choc, on pourrait l'attendre ? Evidemment non, car si on ne le cherchait pas, il pourrait ou bien ne pas se présenter, ou bien se présenter dans de mauvaises conditions, et l'on manquerait ainsi la destruction des forces de l'adversaire, seul moyen dont dispose la guerre pour arriver à ses fins.

» Il faut aller le chercher, nouvelle source de mouvement :

» mouvement pour *chercher* la bataille,

» mouvement pour *y réunir* les forces,

» mouvement pour *l'exécuter*.

» Telle est la première loi qui régit la théorie à laquelle nulle troupe ne peut être soustraite, que l'on a rendue par la formule militaire : de toutes les fautes, une seule est infamante : *l'inaction*.

Et plus loin, dans son chapitre sur la « Bataille moderne » :

« Les différents actes de la bataille sont restés les mêmes :

» Préparer

» Exécuter

» Exploiter

} l'attaque décisive.

» La répartition des forces est à faire comme suit :

» à la préparation le strict nécessaire,

» à l'exécution le plus de forces possibles,

» à l'exploitation tout ce qui est encore valide.

» Les organes du service d'exploration et de sûreté sont à la base de la préparation qui se joue en une multitude de combats partiels, dans lesquels les armes ont des rôles différents, dans le but de *conquérir et maintenir*.

» L'artillerie entame le combat. L'infanterie doit lui ouvrir le champ de bataille et la couvrir, immobiliser l'adversaire et le menacer de l'attaque rapprochée.

» L'artillerie termine la préparation de l'attaque décisive. L'infanterie l'exécute par ses masses et son impulsion : vigueur, rapidité, violence, exclusion de tout temps d'arrêt prolongé.

» La cavalerie procède à l'achèvement et à l'exploitation. »

Nous croyons à ces principes, et il nous paraît que ce que Foch général instruisit, Foch maréchal l'appliqua.

De cela nous déduisons que la manœuvre reste la maîtresse incontestée du champ de bataille. « Dans cette manœuvre, l'homme, non pas la matière, joue le rôle capital parce que : la guerre est action, la guerre est passion, la guerre est sacrifice. Le facteur homme domine à la guerre, et de cent coudées, tous les autres facteurs. » (Montaigne.)

Ne s'ensuit-il pas qu'il peut devenir dangereux d'attribuer une importance capitale à la matière et d'affirmer que dans la guerre moderne l'artillerie commande toute l'action. Le canon est matière. Il prépare. Son rôle ne peut que consister en une préparation. Le choc sera toujours donné par les hommes, et la victoire remportée par le cœur humain.

La longue stabilisation du front ouest a chassé de quelques esprits les vérités de la manœuvre et leur a fait prendre comme loi générale un épisode de longue durée, il est vrai, mais qui n'en reste pas moins un épisode. Soutenir à la façon de l'officier américain, dont il est question plus haut, que la guerre en rase campagne a vécu, est osé.

Il semble que toute guerre future aura au début ses actions en rase campagne, que dans la suite les opérations revêtiront le caractère de guerre à terrain mi-ouvert, guerre contre des positions fortifiées, pour se terminer par guerre à terrain mi-ouvert, guerre en rase campagne, à moins que le cas de 1918 ne se représente, c'est-à-dire qu'une des deux armées s'avoue battue avant d'être défaite.

« Ce qui se fait dans une armée doit toujours avoir pour but d'accroître et de fortifier sa force morale. » (Von der Golz.)

Or, cette force morale qui a sa source dans l'âme et les sentiments du combattant, trouve un appui dans la coordination des mouvements et la coopération des armes. C'est à

ce point de vue que nous soutiendrons que l'arme à feu portative seule ne peut plus diriger la bataille, qu'elle doit travailler en union parfaite avec l'artillerie à courte et longue portée, sans cependant prétendre qu'elle doive opérer schématiquement. Les cas, les terrains sont différents, et leur utilisation dépendra en outre du tempérament des hommes et des chefs.

L'infanterie reste la reine des batailles, c'est elle qui saisit l'ennemi à la gorge et lui fait crier grâce. Si le principe de son emploi évolue dans le sens d'une dépendance absolue de l'artillerie, sa mobilité en sera diminuée parce qu'elle devra régler son action sur l'artillerie. Quel briseur d'initiative, cette méthode ! N'invite-t-elle pas les chefs à devenir timorés, à lâcher les plus belles occasions parce que ni leur esprit, ni leur cœur, ne pourront se donner libre cours ?

Nous pourrions en outre déterminer que l'efficacité du feu de l'artillerie s'accroît ou diminue en proportion de l'immobilité ou de la mobilité du but sur lequel elle tire. Conséquences : plus une troupe sera mobile, plus elle aura de chances d'éviter les effets du feu de l'artillerie ennemie.

Ludendorff, dans son *Deutschrift über das Angriffverfahren* (8 Feb. 1918), ordonne : « Zur zeit wird der *Feuerunterstützung der Infanterie mit ihren eigenen Mitteln*, wie wir sie in Friedenszeiten bei unserem Sprungweisen Vorgehen geubt haben, zu wenig Beachtung geschenkt. Die Infanterie soll beim Vorgehen *nicht blos Unterstützung erwarten von Artilleriefeuer* aus Stellungen weit rückwärts, von Begleitbatterien und leichten Minenwerfen, sondern *hauptsächlich von ihren eigenen Maschinengewehr und Gewehrfeuer* ? »

Cela paraît la vérité.

Forces permanentes au combat : la mitrailleuse, le fusil.

Forces intermittentes : l'artillerie, la grenade.

Forces de choc : l'homme, le cheval.

Nous nous résumons :

1. L'évolution de l'armement appelle l'évolution des forces tactiques.

2. L'évolution de l'armement a fait de la mitrailleuse l'arme principale de l'infanterie.

3. La guerre a laissé à la manœuvre toute sa prépondérance dans l'action décisive.

4. La coopération de toutes les armes à feu est à nouveau prouvée comme étant une nécessité.

5. L'infanterie demeure la reine du champ de bataille, mais elle doit gagner en mobilité.

Ces points fondamentaux établis, il faut poser la question : Notre infanterie répond-elle, dans son organisation et ses formations, aux besoins actuels ? Sinon, comment la réorganiser pour qu'elle soit apte à faire la guerre sur notre plateau, dans notre Jura, dans nos Alpes ?

(A suivre.)

Major SCHMIDT.

¹ On prête actuellement trop peu d'attention à l'appui par le feu que l'infanterie peut tirer de ses propres moyens, comme nous l'avons exercé en temps de paix pour l'exécution de la progression par bonds. Pour avancer, l'infanterie ne doit pas compter seulement sur l'appui du tir de l'artillerie qui occupe des positions loin en arrière, ou sur les batteries d'accompagnement et les lance-mines légers, mais principalement sur ses mitrailleuses et le tir de ses fusils,

